



“ Vauthier, voyez-vous,
c'est un cas, c'est notre
Foch de l'avenir ”

GÉNÉRAL GOURAUD

MAX SCHIAVON

LE GÉNÉRAL VAUTHIER

UN OFFICIER VISIONNAIRE,
UN DESTIN BOULEVERSANT



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

DU MÊME AUTEUR

Une victoire dans la défaite. La destruction du Chaberton, Briançon 1940, Parçay-sur-Vienne, Anovi, 2007 (Prix des libraires du Dauphiné 2009).

Le Général Alphonse Georges, un destin inachevé, Parçay-sur-Vienne, Éditions Anovi, 2009 (prix L'épée et la plume 2010).

Juin 1940. La guerre des Alpes. Enjeux et stratégies (en collaboration avec Frédéric Le Moal), Paris, Economica, 2010.

D'Anvers à Dunkerque, 1940, souvenirs de guerre de Lucien Richard, Paris, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2010.

Victoire sur les Alpes, juin 1940 : Briançonnais, Queyras, Ubaye, Turquant, Éditions Mens Sana-Anovi, 2011.

L'Autriche-Hongrie durant la Première Guerre mondiale, la fin d'un Empire, Saint-Cloud, Soteca, 2011.

Lignes de tir, un artilleur sans complaisance, carnets de guerre 1914-1918 du capitaine Leddet, Turquant, Éditions Anovi, 2012.

©Éditions Pierre de Taillac, 2013.
11, passage Dubail, 75010 Paris.
www.editionspierredetaillac.com

MAX SCHIAVON

LE GÉNÉRAL VAUTHIER

UN OFFICIER VISIONNAIRE, UN DESTIN BOULEVERSANT



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

INTRODUCTION

Fin 2009, je reçus deux lettres de M. Hubert Vauthier dans lesquelles il me disait avoir lu la biographie du général Georges que je venais de publier. Il commentait certains passages du livre, m'indiquait que son père, général en 1940, l'appréciait beaucoup et terminait en m'invitant à nous rencontrer. Lors de notre première conversation, il retraça le parcours de son père, Paul Vauthier. Je fus d'abord intrigué par ses propos, voire circonspect, tant l'homme qu'il me décrivait semblait parfait. Sans doute la description filiale emplie d'admiration était-elle enjolivée... Pourtant les premiers documents consultés ce jour-là confirmaient les dires d'Hubert Vauthier. Pourquoi un homme au tel parcours était-il demeuré inconnu du grand public et de la plupart des historiens ? Car Paul Vauthier a eu une vie et une carrière hors du commun. Qu'on en juge...

Né en 1885, polytechnicien, artilleur, il se conduisit bravement durant la Première Guerre mondiale ; puis, estimant dominer son métier d'artilleur « sol-sol », il s'intéressa à la défense contre les avions (DCA), puis à l'aviation proprement dite. À la fin des années 1920, il étudia les théories du général italien Douhet¹ qui constituèrent pour lui une révélation, et il les diffusa en France tout en les discutant et en élaborant sa propre doctrine.

Il comprit l'importance qu'allaient revêtir non seulement l'aviation, mais aussi la nécessité absolue de revoir l'organisation

1. Le général d'aviation italien, Giulio Douhet (1869-1930), développa durant les années 1920 des théories de guerre totale où l'aviation jouait le rôle essentiel.

de la défense du pays en désignant un ministre de la Défense nationale, secondé par un chef interarmées. Ce qui nous paraît aujourd'hui évident ne l'était pas du tout au début du siècle dernier. L'homme était un précurseur de génie, mais comme beaucoup de précurseurs, il resta incompris. Modeste, respectueux de la hiérarchie, il était hors de question pour lui de rompre ses vaisseaux, de faire sa propre publicité et d'en appeler directement à la classe politique.

Repéré très tôt par le maréchal Pétain, inspecteur général de la défense aérienne, il servit une première fois dans son état-major au début des années 1930, puis devint son plus proche collaborateur de 1936 à 1939; il l'accompagna en Espagne lorsqu'il y devint ambassadeur. Le général Vauthier commanda ensuite successivement deux divisions d'infanterie en 1939-1940, la première fois sur la Meuse dans l'armée Corap, la seconde en Normandie, dans l'armée Altmayer, avant d'être fait prisonnier par Rommel à Saint-Valéry-en-Caux.

Véritable génie dans l'acception la plus forte du terme, sorti premier de l'École supérieure de guerre (ESG), passé par le Centre des hautes études militaires (CHEM) puis par le Collège des hautes études de la défense nationale (CHEDN), le général Vauthier était un officier infatigable qui pratiquait l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, mais aussi le latin et le grec ancien. Durant sa vie, il rédigea des dizaines d'articles techniques et cinq livres dans lesquels il développa des idées avant-gardistes qui le firent connaître dans l'entre-deux-guerres. Il écrivit aussi des milliers de vers, des centaines de poèmes, composa de la musique et jouait à la perfection de l'orgue et du piano; c'était enfin un dessinateur et un photographe de grand talent. Son esprit était tellement foisonnant que durant les années 1930, il travailla avec Le Corbusier à la conception architecturale de villes nouvelles.

Sa trajectoire fulgurante fut brisée par ses captivités, aggravées par une mise à l'index totalement injuste après le second conflit mondial. Moralement blessé, il se lança dans les affaires à

60 ans... et réussit au-delà de toute espérance! Il arrêta de travailler à 85 ans et mourut à 94. Tous les témoignages l'attestent, il aurait dû devenir l'un des grands chefs de l'armée française.

Au fur et à mesure de mes visites auprès de la famille Vauthier, je m'aperçus qu'elle avait tout conservé. Depuis sa tenue bleu horizon des années 1920 jusqu'à la totalité de ses papiers. Parmi les centaines de notes, lettres, textes de conférences, etc., j'ai découvert des dizaines de feuilles manuscrites inédites du maréchal Pétain, dont ses derniers écrits militaires – une quinzaine de pages manuscrites rédigées au crayon – datant de début 1939.

Ce fond Vauthier est une aubaine pour un historien. Même si le personnage occupe un second rôle dans la grande fresque de l'histoire de France, il a été un témoin exceptionnel qui assistait aux plus importantes délibérations (Conseil supérieur de la guerre, Comité permanent de la défense nationale...). Ses idées, ses écrits, son action, donnent à la période un éclairage différent et permettent de se faire une idée renouvelée des événements et des hommes tels qu'on les connaît. Son parcours, certes exceptionnel, est aussi par certains côtés emblématique de ce qu'ont vécu bon nombre d'officiers de sa génération.

Pourquoi ces papiers sont-ils exhumés aujourd'hui? Paul Vauthier a cruellement souffert de l'injustice dont il a été victime à la Libération. Emprisonné pendant plus de quatre mois dans des conditions ignobles avant de bénéficier d'un non-lieu, puis sanctionné administrativement sans avoir pu se défendre, il n'a jamais pu se remettre complètement des épreuves subies. Lui qui avait tout donné à la France, qui avait toujours fait preuve d'une probité et d'une honnêteté intellectuelle rarissimes, a douté, n'a pas compris certains travestissements de la réalité. Il a alors construit un autre monde autour de sa sphère familiale et professionnelle. L'État et l'armée ne l'intéressaient plus que de très loin. Un lien très fort avait été tranché.

En 1946, Paul Vauthier rangea consciencieusement ses affaires militaires: tous ses papiers dans des boîtes à archives, ses

uniformes dans des housses, etc. Il n'y toucha plus jamais. Soixante-trois ans plus tard, j'ai eu la chance de découvrir tout cela intact, grâce à ses enfants. Qu'ils trouvent ici l'expression de mes remerciements les plus vifs.

Napoléon avait coutume de dire: « *Malheur au général qui vient sur un champ de bataille avec un système.* » L'historien devrait toujours s'en souvenir et ne jamais mener ses recherches en tentant de justifier ses propres idées. C'est ainsi qu'il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver. Dans cette perspective, nous citons de nombreux textes, discours et lettres, très souvent inédits, qui permettent de rectifier bon nombre d'idées reçues. Nous avons aussi ajouté d'abondantes notes infrapaginales pour tous ceux qui voudraient compléter leurs connaissances sur le sujet.

CHAPITRE I

PREMIÈRES ARMES, PREMIERS COMBATS

Arsène, Marie, Paul Vauthier voit le jour le 6 juillet 1885 à Troyes, dans l'Aube, au sein d'une famille de la bonne bourgeoisie champenoise. Ses ancêtres récents sont bonnetiers, négociants, instituteurs, artisans, médecins, ingénieurs. Il faut remonter au début du XVIII^e siècle pour trouver des cultivateurs dans la famille.

Paul est le premier enfant qui arrive dans le foyer de René Vauthier et de sa femme, Marie Toulouse¹. Il aura une sœur puis deux frères². Son père, sorti deuxième de l'École centrale des arts et manufactures, occupe un poste de direction dans la maison de commerce de son beau-père³. Tout jeune centralien, il a participé à la reconstruction des usines Wendel à Jœuf, après la guerre de 1870.

À 5 ans, Paul sait lire et écrire. À 6 ans, il reçoit le premier prix de lecture, de récitation, de calcul, d'orthographe et d'instruction religieuse ainsi que le premier accessit de dessin et de gymnastique. Il est déjà repéré par ses maîtres pour ses étonnantes facultés. L'année suivante, il reçoit onze prix, dont celui d'allemand⁴, des

1. René, 32 ans, ingénieur des arts et manufactures, sera chevalier de la Légion d'honneur; sa femme, sans profession, n'a que 21 ans.

2. Geneviève naîtra deux ans plus tard, en 1887, puis Georges en 1890 et enfin Pierre en 1895.

3. René dispose d'une aisance financière certaine. L'été, la famille a l'habitude de passer ses vacances en Bretagne au Pouliguen. Elle s'y rend en chemin de fer puis, arrivé sur place, René loue une voiture à cheval et part seul à la recherche d'une maison à louer dans les environs. Dès qu'il l'a trouvée, il revient à la gare chercher sa famille. De nombreux autochtones avaient alors l'habitude de louer leur propre habitation. Pendant la durée de la location, soit ils habitaient l'entresol, soit ils s'installaient chez des parents.

4. On l'a oublié aujourd'hui, mais avant la Première Guerre mondiale, les langues étrangères étaient enseignées dès le plus jeune âge. Paul Vauthier n'a alors que 7 ans.

ains du vice-président de la Chambre et futur président de la République, Jean Casimir-Périer.

En 1894, René Vauthier, qui vient de passer dix ans dans la maison de commerce de son beau-père, veut renouer avec un emploi où il pourra donner libre cours à ses goûts pour les techniques et l'industrie. La famille s'installe à Reims, où il exerce comme professeur et ingénieur des travaux techniques à l'École libre des arts et métiers de Barbâtre, fondée par les Frères des écoles chrétiennes. La famille demeure à Reims, puis, par un heureux concours de circonstances, retourne vivre à Troyes au printemps 1914, quelques mois avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, qui allait causer tant de dégâts dans la capitale champenoise. René, qui a assisté à la Commune, transmet à ses enfants l'horreur de la guerre civile et plus généralement celle du désordre. Sa mère leur transmet une foi profonde qui ne les quittera jamais.

Paul est inscrit à l'école Saint-Joseph, d'excellente réputation, tenue par les Jésuites. La plupart des enseignements font appel à la mémoire, et Paul, qui ne l'a pas beaucoup travaillée jusqu'à présent, doit l'exercer pour atteindre le niveau des autres élèves. Cette capacité à mémoriser va beaucoup lui servir. Les élèves sont notés toutes les semaines, récompensés, sanctionnés. La discipline stricte s'exerce même pendant les récréations où des jeux collectifs sont organisés. L'éducation religieuse tient une place importante. Paul est enfant de chœur et se révèle très croyant. Un de ses billets datant de cette période mentionne : « *Je m'engage à lutter contre mon défaut dominant : l'orgueil sous toutes ses formes. Je promets aussi d'user de l'influence que je pourrais avoir pour faire le plus de bien possible autour de moi.* »

En 1899, Paul va avoir 14 ans. Il entre en classe de seconde et se passionne pour les œuvres littéraires. À tel point qu'il devient président de l'« Académie d'humanités », qui étudie de grands auteurs et prépare des représentations théâtrales où il tient souvent un rôle. Bientôt, il va commencer à versifier, comme son père et

son grand-père. Un an plus tard, à l'occasion de l'année sainte, son oncle et sa tante l'amènent passer trois semaines en Italie. Ils visitent Pise, Rome, Naples, Venise, Florence et Milan. Lors de leur passage au Vatican, ils reçoivent la bénédiction de Léon XIII.

Paul poursuit une scolarité exemplaire et reçoit en seconde l'appréciation suivante : « *Élève complet en qui la formation du jugement ne semble pas gêner le développement des qualités littéraires.* » Il passe le baccalauréat à La Sorbonne devant des professeurs d'université, dont certains affichent ouvertement leur sectarisme face à un élève issu d'un collège jésuite, si bien qu'il n'obtient pas les notes exceptionnelles auxquelles il pouvait prétendre compte tenu de sa scolarité et de ses capacités.

Cependant, ses maîtres de Reims comme ses parents n'ont aucun doute sur son potentiel et l'inscrivent dans une des meilleures institutions de France, l'école Sainte-Geneviève de Paris⁵, où il va préparer Polytechnique. Les professeurs⁶ forment les jeunes hommes à penser par eux-mêmes, mais aussi à discipliner leur vie. Paul réussit très bien et se classe systématiquement premier ou deuxième de sa classe. Néanmoins, la vie de pensionnaire lui pèse : « *Ce n'est pas gai de venir se renfermer entre quatre murs* », écrit-il. Il attend donc avec impatience les visites de ses proches certains dimanches, et surtout les vacances. Non à cause du travail scolaire à fournir, pourtant intense, mais parce qu'il adore la vie de famille. Ses idées politiques commencent à éclore, et la monarchie l'attire. En 1900, au début d'un recueil de textes choisis qu'il avait patiemment recopiés, il écrit en exergue : « *Mon âme à Dieu, ma vie au Roy, mon honneur à moi.* »

5. Cette école, créée en 1854 à Paris, 18 rue des Postes, fut transférée à Versailles, rue de la Vieille-Église en 1913. Compte tenu du prestige de l'établissement, la mairie de Versailles décida, en 1953, de rebaptiser l'artère « rue de l'École-des-Postes ». Ses élèves parlent indifféremment de « Sainte-Geneviève », de « Ginette » ou de « la rue des Postes » pour désigner leur école.

6. Un de ses professeurs se nomme Henri de Gaulle, père d'un jeune adolescent répondant au prénom de Charles.

Avant même d'intégrer Polytechnique, il avait déjà décidé qu'il serait marin, ayant contracté l'amour de la mer lors de ses vacances en Bretagne. Durant l'été 1903, ses parents l'envoient perfectionner son allemand à Bitburg, près de Trèves. Il en rapporte des récits plus pittoresques les uns que les autres concernant la lenteur des Allemands et leur propension à consommer de la bière en grande quantité. Son père l'initie aussi à la chasse qu'il va passionnément aimer. Beau et grand jeune homme – il mesure 1,78 m, ce qui est grand pour l'époque –, il porte désormais la moustache.

L'entrée dans la carrière

Après ses deux années de préparation à l'X, de 1903 à 1905, il est reçu à la 53^e place⁷ sur 172 admis, et s'engage pour une durée de trois ans comme le prévoit le règlement. Ses parents, qui ont suffisamment de biens, doivent payer la scolarité (l'équivalent de 4 000 euros par an), plus le trousseau (900 euros) et fournir des couverts gravés à son nom ainsi que deux cadenas!

Comme beaucoup de ses camarades, Paul va travailler avec ardeur pour pouvoir choisir, selon son rang de sortie, le « corps » qui lui plaît. Ses professeurs le jugent complet tant dans les matières intellectuelles que dans les disciplines physiques. Très sportif, il se fait remarquer en natation, en gymnastique et au tennis. En outre, il pratique l'escrime et le tir au pistolet dans un dessein bien précis : se faire une réputation afin que personne ne le provoque en duel, proscrit par la religion, mais encore assez courant au début du xx^e siècle. Sur la montagne Sainte-Geneviève⁸, il se lie d'amitié avec celui qui sortira premier de sa promotion, Daum, le fils des propriétaires de la célèbre cristallerie de Nancy. Sa scolarité se déroule au milieu de passions partisans

7. Qui deviendra la 49^e après les démissions.

8. Où est implantée alors l'École polytechnique, qui déménagera en 1976 à Palaiseau.

qui divisent parfois les élèves⁹. Heureusement, les études absorbent la quasi-totalité de leur temps.

En 1907, il sort 39^e de Polytechnique¹⁰, ce qui lui permet de choisir, comme il l'espérait, le corps des ingénieurs hydrographes de la Marine. Son bonheur est de courte durée, car il reçoit peu après une lettre du général Lhéritier, qui l'informe que « *par modifications aux propositions du jury de classement, il est désormais classé dans l'artillerie*¹¹ ».

Pour le récompenser de sa belle réussite, et avant qu'il ne rejoigne le 8^e régiment d'artillerie puis l'École de l'artillerie et du génie à Fontainebleau, son oncle, Ernest Toulouse, l'invite à partager son voyage dans le Jura et les Alpes du Nord. Il réfléchit alors à son parcours scolaire et en éprouve de la fierté, pour lui et sa famille¹². Ses études, son séjour parisien l'ont mûri. Ses idées politiques s'affirment. Très croyant, il ressent douloureusement les persécutions dont est victime l'Église, notamment celles qui visent les congrégations auxquelles il est conscient de devoir une grande partie de son savoir et de sa réussite. Il se donne pour devise « *Age quod agis* », qui signifie « *Fais bien ce que tu fais* », que désormais il écrira souvent en tête de ses courriers.

À Fontainebleau, il se lie avec Welvert et Janssen qui, tous deux parvenus au grade de général, trouveront la mort au cours

9. Pendant ses deux ans à l'X, il est témoin d'événements politiques qui touchent l'école et qui lui déplaisent. La Société amicale de secours (SAS) des polytechniciens envisage d'exclure pour faute contre l'honneur, et non pour raison politique, quatre de ses membres qui ont participé au fichage des officiers mis en œuvre par le général André, ministre de la Guerre de 1900 à 1904, et polytechnicien lui-même. Finalement, sur pression du gouvernement, les délateurs ne sont pas exclus, mais le général Deloye, notoirement défavorable au gouvernement Combes, est élu par les sociétaires avec une très large majorité à la direction de la SAS.

10. Est classé juste derrière lui, à la 40^e place, Chopinet, dont la petite-fille Anne sera la première femme à intégrer l'X en 1972, de surcroît comme major.

11. Archives de la Famille Vauthier (AFV) – Lettre du général, commandant l'école Polytechnique, 12 août 1907.

12. Au moment où il quitte Polytechnique, son frère cadet, Pierre, reçoit les appréciations suivantes à l'école de l'Assomption à Reims : « *Pierre est le frère de ses aînés, c'est tout dire. Bienheureux les parents qui ont de tels enfants ! Et bienheureux les maîtres !* » C'est dire si les enfants Vauthier étaient doués. AFV – Bulletin scolaire de Pierre Vauthier, 1907.

de la Seconde Guerre mondiale¹³. Vauthier se passionne pour son futur métier et sort classé 5^e sur 38. Si nous insistons sur ces classements, c'est qu'ils avaient, comme les appréciations d'ailleurs, une très grande importance dans la carrière d'un officier. Ainsi le commandant en second de l'école juge, en août 1909, que Paul Vauthier est un « officier d'une très brillante tenue, très travailleur, d'un jugement sûr, d'un caractère droit et ferme et possédant déjà beaucoup d'autorité et de décision. A une très bonne instruction militaire et technique. Bon cavalier¹⁴ ».

À sa sortie de l'école, jeune sous-lieutenant de 22 ans, il retourne au 8^e régiment d'artillerie (RA) de Vandœuvre-lès-Nancy, où il est affecté à la 3^e batterie. Malgré un emploi du temps très chargé, il s'inscrit à la faculté de Nancy et prépare sa licence de droit. Non que la matière le passionne, mais au moins, une fois ce diplôme en poche, il pourra se reconvertir aisément. Car les menées anticléricales qui ont entraîné la démission de nombreux officiers le font réfléchir; il entrevoit, si les mesures persistent, qu'il sera lui aussi obligé d'en passer par là.

Après un an dans son régiment, le chef de corps du 8^e RA note que « très sérieux, très intelligent, plein d'activité et de zèle, monsieur le lieutenant Vauthier s'affirme dès maintenant comme un excellent officier à tous points de vue ». Très discipliné tout au long de sa vie, il transgresse cependant le règlement à quelques occasions. Lors de manœuvres sur la côte d'Azur, par soif de découverte, il se rend avec deux amis au casino de Monte-Carlo – les officiers n'avaient pas le droit de pénétrer dans ce type d'établissements – où ils jouent à la roulette. Paul mise cinq francs, ce qui est déjà une somme, et en gagne trente! Un peu plus tard, au cours d'une

13. Le général Janssen, commandant la 12^e division d'infanterie motorisée, sera décapité par l'éclat d'une bombe larguée par un avion sur son PC près de Dunkerque le 2 juin 1940. Le général Welvert, à la tête de la division de marche de Constantine, trouvera la mort le 10 avril 1943 en Tunisie, son véhicule ayant sauté sur une mine.

14. SHD/GR 14yd943 – Dossier personnel, feuilles de notes, 1909.

permission, il se rend à pied en Alsace avec son ami Daum, en violation du règlement car les officiers devaient obtenir une autorisation pour se rendre à l'étranger, surtout en Allemagne. À cette occasion, Paul écrit à sa mère une lettre révélatrice de son état d'esprit: « Première étape le jeudi soir, l'ascension du Donon, et la neige a fondu pour faire de l'eau. Le vendredi et le samedi, le pèlerinage de sainte Odile: la plaine bleue et douce et les 300 villages... et les cloches d'Alsace sonnantes la résurrection... et le jour de Pâques, cette messe émouvante dans la vallée de la Bruche: pas un banc n'était vide et les cantiques étaient français; et puis le soir, nos adieux à la terre annexée et notre promesse de revenir avec des sabres au lieu de nos bâtons ferrés... Ces quatre jours sont pour longtemps gravés dans ma mémoire¹⁵. »

Après un an au 8^e RA, il est muté le 1^{er} mars 1910 au 46^e RA. Avant son départ, le colonel Richard constate que le lieutenant Vauthier « emporte les regrets de son chef de corps et de tous ses camarades de régiment où il laisse le souvenir d'un officier d'élite¹⁶ ». Il n'a alors que 24 ans.

Au camp de Chalons où il manœuvre souvent, il observe avec une grande curiosité les avions qui effectuent des exercices. Peu de temps avant son départ du 8^e RA, il se porte volontaire pour prendre place à bord de l'un d'eux, mais doit ronger son frein. Finalement, il reçoit satisfaction et, le 8 janvier 1910, monte à bord d'un avion qui dépasse l'altitude de 1 000 mètres, le lendemain du jour où Latham¹⁷ a atteint pour la première fois ce record. Pour Paul Vauthier, c'est le début d'une très longue passion pour l'aéronautique. Il pressent les possibilités à venir. Quelques jours plus tard, il expérimente le réglage des tirs d'artillerie par un observateur aérien. Dans l'avion, malgré l'inconfort

15. AFV – Lettre de Paul Vauthier à sa mère, 30 mars 1910.

16. SHD/GR 14yd943 – Dossier personnel, feuilles de notes, 1910.

17. Hubert Latham (1883-1912), célèbre pilote d'essai de la société Antoinette, parvient à monter à 1 100 mètres d'altitude le 7 janvier 1910.

et la difficulté, il note ses observations sur une feuille de papier, leste celle-ci et la largue à l'arrière des batteries amies où le précieux paquet est récupéré et les indications immédiatement transmises au PC de tir.

Son chef de corps, le colonel Demange, a décelé son potentiel et ne tarit pas d'éloges. Il écrit en avril 1911 : « *Adjoint au commandant de groupe et comme tel chargé des pelotons, des instructions spéciales, des sous-officiers, etc. Y réussit brillamment. Continue à faire preuve de qualités remarquables tant comme homme que comme officier, tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. Est déjà très au-dessus de la moyenne de ses camarades.* » Et six mois plus tard, il complète cette appréciation : « *Officier sortant tout à fait de l'ordinaire comme tempérament et comme valeur professionnelle. Excellent tireur et excellent manœuvrier. Très apte à manier une batterie. A obtenu cet été de brillants résultats comme directeur du peloton des candidats sous-officiers de son groupe*¹⁸. » Malgré ces éloges plutôt rares à l'endroit d'un jeune officier, Paul Vauthier reste modeste et ne cherche pas à se mettre en avant. Son caractère y est pour beaucoup, ainsi que sa formation religieuse.

À l'été 1912, il est muté au 60^e RA qui stationne au quartier Songis de Troyes. Doté de canons de 75 mm, ce régiment est unique dans l'armée française : il doit former tous les capitaines et chefs d'escadron d'artillerie récemment promus. En outre, il reçoit aussi de la Commission d'études pratiques du tir de l'artillerie en campagne la mission de tester les nouveaux matériels et de redéfinir les méthodes de tir. Aussi, le régiment est-il rarement à Troyes et le plus souvent en manœuvre au camp de Mailly, tout proche¹⁹. C'est ici pendant deux ans que Paul Vauthier va réellement apprendre son métier et devenir un artilleur d'élite. Il est vrai que les officiers du 60^e RA tiraient plus de 5 500 obus

par an alors que leurs homologues des autres régiments ne dépassaient pas 500.

Quarante ans plus tard, Paul Vauthier se souviendra de cette période de sa vie et fera l'éloge des capitaines, commandants de batteries du 60^e RA : « *Ceux-ci me faisaient l'impression de très grands seigneurs au sommet de leur art, de véritables artistes qu'aucune difficulté n'arrêtait et de prodigieux instructeurs. En plus, sûrs d'eux-mêmes, ils n'étaient guère commodes, surtout pour leurs supérieurs. Les combats devaient m'apprendre qu'à ces qualités éminentes, ils ajoutaient la bravoure la plus pure, la moins tapageuse et la plus élégante. Pour nous, leurs subordonnés, il n'y avait rien de mieux qu'à les suivre en essayant de les imiter*²⁰. »

La Première Guerre mondiale

La crise diplomatique éclate fin juillet 1914, immédiatement suivie par l'embrasement du continent européen. « *Nous avons un moral énorme pour nous. L'armée russe a doublé sa valeur depuis quatre ans*²¹ », écrit Paul Vauthier le 28 juillet²². L'artillerie est une des pièces maîtresses sur lesquelles compte le haut commandement²³. Dans la nuit du 30 au 31 juillet, le chef de corps du 60^e RA reçoit un télégramme d'alerte : « *Mobilisation immédiate. Faites partir*

20. AFV – Discours de remise de la Légion d'honneur à M. Husson le 13 mai 1954.

21. AFV – Lettre de Paul Vauthier à ses parents, 28 juillet 1914.

22. Dès les premiers jours du conflit, Paul Vauthier ouvre un cahier où il consigne à la fois les événements dont il est témoin et ses impressions. Il va aussi écrire beaucoup de lettres à ses parents. Tous ces documents nous permettent de le suivre pas à pas.

23. Les divisions d'infanterie qui entrent en campagne comprennent quatre régiments d'infanterie et un régiment d'artillerie. Ce dernier est organisé en 3 groupes de 3 batteries. Comme une batterie est composée de 4 canons, un groupe en compte 12 et le régiment 36. Au total, l'artillerie mobilisée en août 1914 comprend 960 batteries de canons de 75 mm, soit 3 840 pièces. S'ajoutent à ce chiffre 32 batteries de montagne, soit 120 pièces, et seulement 67 batteries d'artillerie lourde, soit 308 pièces. Archives privées Corap, évolution de l'organisation d'ensemble de l'artillerie française au cours de la campagne 1914-1918.

18. SHD/GR 14yd943 – Dossier personnel, feuilles de notes, 1911.

19. Le 60^e RA passe sept mois au camp de Mailly, de novembre 1913 à juin 1914.